

PENSÉE  
DE MALEK  
BENNABI

## 31) Idées authentiques

Les motivations de Bennabi recoupent les «purposes» (fonctions) repérées par Jonas Salk, l'inventeur du vaccin contre la polio, dans la vie des espèces : «Un purpose dans le langage du biologiste c'est une tentative de la part d'une structure vivante de passer à un autre état, de se projeter dans l'avenir, ou simplement de se reconnaître une fonction... Dans l'univers biologique, chaque chose qui existe, existe pour faire quelque chose... Quand il y a une structure qui n'a pas de fonction, de «propos», elle se détruit car elle n'a plus de «projet»... Quand je dis qu'il y a un ordre dans le domaine de l'univers, comme il y a un ordre dans le domaine de l'humain, j'implique ce que les autres impliquent par le mot Dieu... Les idées sont en elles-mêmes des entités autonomes

**La promesse mineure, elle, renvoie à l'idée de bien-être, de buts à réaliser, d'objectifs économiques à atteindre, de profits à tirer d'une conquête ou d'une découverte. C'est l'intérêt, la rémunération ici-bas... Pour illustrer son raisonnement, Bennabi se réfère au deuxième «Serment d'Akaba» fait, selon Tabari, en 621 au Prophète par 70 Médinois à qui il venait d'annoncer sa décision de passer à la prédication armée. C'était un an avant l'Hégire.**

dotées du pouvoir d'influencer et même de modifier le cours de la vie humaine. Elles ne sont pas différentes de la nourriture, des vitamines ou des vaccins... Les idées possèdent une caractéristique très semblable à celle des substances matérielles qui est de pouvoir avoir des effets tout aussi tangibles sur l'homme et sur sa vie... Les idées, les émotions, les innovations agissent sur nous comme des substances chimiques... L'environnement culturel a un effet sur le cerveau et donc sur l'esprit, qui est au départ plastique, malléable.»<sup>(1)</sup>

Les propos de Jonas Salk sur les effets physico-chimiques des idées, tenus après la mort de Bennabi, auraient enchanté ce dernier car on y retrouve son approche et sa terminologie lui qui, notant les effets psychosomatiques des idées, écrivait dans *La lutte idéologique* qu'elles étaient des «entités biologiques qui accomplissent leur rôle dans des conditions organiques déterminées», et plus tard dans le «PISM» : «Les idées ont un effet plastique qui différencie déjà à leur aspect un illettré d'un individu qui a utilisé les lettres pour lire une pensée ou pour transmettre sa pensée... Même en tenue de campagne, l'homme de la ville se reconnaît facilement : c'est un faux paysan. Même en habit du dimanche, le paysan est un faux citadin. Deux frères issus du même stock génétique et du même milieu rural se distinguent aussi — si l'un a été scolarisé et l'autre ne l'a pas été — par des signes aussi évidents.»

Pour agir à une large échelle, selon Bennabi, l'idée doit posséder trois propriétés : un pouvoir de tension, un pouvoir d'intégration et un pouvoir d'orientation. Ce sont ces facultés qui lui permettent de jouer le rôle de liant entre les individus et, partant, de faire d'eux une société, une collectivité homogène, une civilisation. Le pouvoir de tension d'une idée est fonction de la possession par celle-ci d'une promesse mineure (ici-bas) et d'une promesse majeure (au-delà)<sup>(2)</sup>.

La première, prouvant quotidiennement que cette idée est efficace, et la seconde, attestant de sa véracité, se combinent pour donner à l'idée, qu'elle soit religieuse, sociale ou politique, adhérence et permanence dans la psychologie humaine.

La promesse majeure, c'est ce que les musulmans appellent le paradis, les chrétiens le royaume céleste, les bouddhistes le nirvana, les communistes la société sans classes, etc. Elle renvoie à l'idée de crainte de Dieu ou de l'Etat démiurge, de récompense et de châtiement. Ses équivalents laïcs sont la justice

sociale, le patriotisme, le sens de l'honneur, l'esprit chevaleresque, la force de la loi... La promesse mineure, elle, renvoie à l'idée de bien-être, de buts à réaliser, d'objectifs économiques à atteindre, de profits à tirer d'une conquête ou d'une découverte. C'est l'intérêt, la rémunération ici-bas... Pour illustrer son raisonnement, Bennabi se réfère au deuxième «Serment d'Akaba» fait, selon Tabari, en 621 au Prophète par 70 Médinois à qui il venait d'annoncer sa décision de passer à la prédication armée. C'était un an avant l'Hégire.

Leur ayant demandé s'ils étaient disposés à le suivre, ceux-ci acceptent et lui prêtent serment de mourir pour la nouvelle foi. Le Prophète s'engage envers eux à son tour, leur disant : «Désormais, je vivrai et je mourrai parmi vous. Ma vie est votre vie, votre

sang est mon sang, votre ruine sera la mienne et ma victoire sera la vôtre.»

L'un d'entre eux interroge le Prophète : «Mais si nous sommes tués pour toi, quelle sera notre récompense ?» Ce dernier répond : «Le paradis !» C'est à cet épisode que Bennabi se réfère quand il parle dans *Vocation de l'islam* d'acte de fraternisation. Les 70 s'étaient en effet constitués en «ikhwan» (frères), dénomination que s'appliquera plus tard l'Association créée par Hassan al-Banna (1906-1949) sous le nom de «Frères musulmans».

Les idées qui ne comportent qu'une promesse mineure (exemple d'une lutte de libération) cessent d'agir sur les hommes dès que l'objectif est atteint. Elles cessent également de motiver les membres d'une collectivité quand ceux-ci s'aperçoivent qu'elles ne débouchent sur rien (exemple du communisme). Les idées qui ne comportent qu'une promesse majeure, sans viser de buts pratiques, n'intéressent en général que peu de monde : les saints, les mystiques, les anachorètes. On s'en détourne à la première occasion, ou on ne leur accorde qu'un respect feint. C'est le cas de toutes les philosophies du retrait de la vie. L'histoire fourmille d'exemples de cette nature : millénarisme, vie monastique, sectes suicidaires... Bennabi transpose ces données à la vie politique des peuples et écrit : «L'idéologie qui n'enferme d'autres idées-forces que des intérêts immédiats, même strictement respectables, n'ouvre la voie qu'à une politique limitée à la portée immédiate de ses slogans... L'idéologie doit renfermer donc un autre ferment pour conserver à l'action de l'Etat et à celle de l'individu l'union nécessaire à l'accomplissement des tâches les plus lointaines et les plus héroïques. C'est à proprement parler ce ferment idéologique qui constitue, selon sa qualité, la richesse idéologique ou la pauvreté d'une politique devant le jugement de l'histoire. Or, cette qualité est essentiellement d'essence éthique ou métaphysique, c'est-à-dire d'ordre psychologique. L'idée-force d'une politique susceptible d'affronter l'épreuve de l'histoire doit être de cette qualité car l'effort soutenu par l'intérêt immédiat peut fléchir, non seulement quand il est déçu et que la déception engendre le repli, mais même quand il est satisfait, quand la société atteint ce degré de satiété qui engendre la tiédeur, l'indifférence. Dans les deux cas on retombe dans l'individualisme, dans l'atomisation de la société. Seul l'effort soutenu par une conviction peut traverser victorieusement les épreuves du temps. L'histoi-

re, des Catacombes à Badr, jusqu'à Stalingrad, n'est qu'une illustration de ce fait»<sup>(3)</sup>. Hegel notait pour sa part que «le vrai sert aussi à d'autres fins. On peut dire que Dieu est utile, mais c'est là une expression profane, inappropriée.»<sup>(4)</sup>

Dans sa sociologie, Ibn Khaldoun postule que les hommes ont absolument besoin d'une autorité pour vivre en société, d'un pouvoir (wâzi') pour modérer leurs tendances au conflit. Celui-ci peut émaner d'une loi religieuse, et le peuple le respecte parce qu'il croit qu'il sera récompensé ou puni dans l'au-delà, ou d'une politique «laïque» (siyassa aqliyya), et dans ce cas il sera obéi dans l'espoir d'être récompensé ici-bas. Ibn Khaldoun conclut : «Le premier système est bon pour ce monde et pour l'autre puisque le Législateur connaît les fins dernières de son peuple et s'occupe du salut éternel de l'homme. Le second système n'est bon que pour ce monde.»<sup>(5)</sup> Ibn Khaldoun pense que les musulmans appartiennent à la «vocation sémitique» qui privilégie la promesse majeure et cite le hadith qui dit : «Nous appartenons à une maison (bayt) pour laquelle Dieu a choisi l'autre monde plutôt que celui-ci...»

Même Nietzsche le sceptique reconnaît l'importance de la promesse majeure lorsqu'il affirme que «la métaphysique de la récompense et de la punition est indispensable». Contrairement à l'image qu'on a voulu donner de lui, il n'était pas opposé au principe religieux en soi et admettait au contraire sa nécessité : «Combien la vérité importe aux hommes ! C'est la vie la plus haute et la plus pure possible que d'avoir la vérité dans la croyance. La croyance en la vérité est nécessaire à l'homme.»<sup>(6)</sup>

Il s'est pourtant trouvé des penseurs religieux qui ont rejeté la nécessité de la promesse majeure. Ainsi de Maître Eckhart (1260-1328) pour qui le vrai croyant est celui qui croit sans espérer une rémunération. Le père de la mystique allemande qui a nié toute distinction en Dieu et qui a proclamé lors de son procès à Avignon «Dieu est un !» avait eu l'audace de proclamer la non-utilité de la «métaphysique de la récompense» au grand scandale de l'Eglise : «Ceux qui ne recherchent rien, ni les honneurs, ni l'utilité, ni le don intérieur de soi, ni la sainteté, ni la récompense, ni le royaume des cieux, mais qui ont renoncé à toutes ces choses, même à ce qui leur est propre, c'est en ces hommes que Dieu est honoré... Pour ceux qui savent,

**Bennabi ne s'est par contre pas posé le problème de l'institution califale vidée de son essence par Moawiya. Dans ce cas précis, c'est la deuxième interprétation qu'il a privilégiée, faisant porter toute la responsabilité des événements de Siffin à cet homme. A-t-il reculé devant les deux autres interprétations parce que le divin et l'humain étaient emmêlés à un point tel qu'il ne pouvait ni envisager que l'institution califale soit devenue «caduque», si peu de temps après sa création, ni, comme le fera Ali Abderraziq, soutenir qu'elle n'était pas conforme au Coran et à la Sira du Prophète pas plus qu'elle n'était nécessaire, ni accuser la communauté musulmane d'être devenue indifférente à cette institution quelques décennies après son apparition ?**

c'est affaire de savoir ; pour ceux qui ont l'esprit fruste, c'est affaire de foi.»<sup>(7)</sup>

Jonas Salk semble reprendre à son compte mais avec d'autres mots cette idée : «Des systèmes éthiques ou moraux, basés sur des promesses dont on ne peut établir ni la preuve ni la récompense éventuelle permettent d'exploiter la crédulité publique, au point que l'homme devient inefficace, oppressé dans l'expression et le développement de son être.»<sup>(8)</sup>

Pour devenir une force sociale, un moteur

Par Noureddine Boukrouh  
noureddineboukrouh@yahoo.fr



de l'histoire, une idée doit être, selon Bennabi, authentique et efficace à la fois. Elle peut néanmoins être authentique et perdre son efficacité, c'est-à-dire ne plus produire d'effets positifs sur la vie des gens, comme elle peut ne pas être authentique et mener à de grandes réalisations historiques.

Le rendement social et culturel d'une idée est lié à des conditions en dehors desquelles elle perd son efficacité. Il écrit : «Une idée authentique n'est pas toujours efficace. Une idée efficace n'est pas toujours vraie... L'idée vient au monde vraie ou fausse. Quand elle est vraie, elle gardera son authenticité jusqu'à la fin des temps. Par contre, elle peut perdre son efficacité au cours de sa carrière même si elle est vraie. L'efficacité d'une idée a son histoire qui commence avec son moment d'Archimède, quand sa poussée originelle bouleverse le monde, ou que l'on croit trouver en elle le point d'appui nécessaire pour soulever le monde... Une idée est vraie ou fausse sur le plan théologique, logique, scientifique, social. Mais son histoire ne dépendra pas de son caractère intrinsèque, elle dépendra de son dynamisme, de son pouvoir au sein d'un univers culturel et enfin de la conjoncture» (le «PISM»).

Et Bennabi de donner quelques exemples : l'idée de la circulation du sang a été mise au point par un médecin arabe du XII<sup>e</sup> siècle (Ibn En-Nafis) mais n'a connu sa fortune qu'avec le médecin anglais Harvey<sup>(9)</sup> («En somme, pendant quatre siècles, elle fut vraie sans être efficace») ; la théorie de l'expansion de l'univers, initiée par Lemaître, n'a été prise en

considération qu'après Einstein ; les observations de Mendel sur la génétique n'ont intéressé la communauté scientifique que dans les années quarante... Par contre, poursuit Bennabi : «L'histoire pullule d'idées nées fausses, inauthentiques, qui eurent cependant leur terrible efficacité dans les domaines les plus divers. D'ailleurs, souvent ces idées sont voilées, obligées de porter un masque d'authenticité pour entrer dans l'histoire comme un cambrioleur entre dans une maison avec une fausse clé...